

LA COGNITION INCARNÉE

[Achille Weinberg](#)

in Jean-François Dortier, *Le cerveau et la pensée*

Éditions Sciences Humaines | « Synthèse »

2014 | pages 39 à 41

ISBN 9782361060466

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/le-cerveau-et-la-pensee---page-39.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Sciences Humaines.

© Éditions Sciences Humaines. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La cognition incarnée

Les idées ont des formes, des couleurs, suscitent des goûts et des dégoûts. Telle est la théorie de la cognition incarnée. Elle s'applique non seulement aux idées d'objets ou de personne, mais aussi aux idées abstraites : morales, philosophiques ou scientifiques.

La pensée inscrite dans la chair

L'idée de « cognition incarnée » part du constat que notre cerveau est un organe vivant relié à un corps (lui aussi vivant) et qu'il est plongé dans un environnement sur lequel il agit. Cette inscription corporelle, vivante et active du cerveau a une incidence majeure sur la conception de la pensée (au sens large de « cognition »). Cela signifie que toutes les idées qui nous passent par la tête – « citron », « chien », « année », « maman », « dieu », « liberté » – ont donc une composante corporelle issue de nos systèmes perceptifs, émotionnels ou moteurs. Autrement dit, les pensées ont des formes, des couleurs, du mouvement et des sentiments.

On peut le montrer aisément pour les idées assez concrètes, comme celle de citron. Fermez les yeux et pensez à un citron. Apparaît immédiatement une image mentale dotée des caractéristiques perceptives : le citron est ovale et jaune. De même, l'idée de citron possède une composante gustative : l'image du citron est acide et on peut presque « sentir » son goût en l'imaginant. Enfin, selon que l'on apprécie ou non cette acidité, (certains aiment, d'autres pas), l'image mentale associée suscite une réaction d'attraction ou de répulsion. C'est encore plus vrai pour l'idée de chien. On se le représente mentalement d'abord sous une forme imagée (avec ses pattes, ses oreilles, sa queue et sa gueule), mais sa représentation contient aussi une dimension émotionnelle. Pour quelqu'un qui a la phobie des chiens, sa représentation mentale sera associée à une réaction négative. Si, au contraire, on a été habitué à côtoyer de gentils toutous, l'idée de chien évoquera d'autres sentiments : l'affection ou la fidélité.

Ainsi, les idées sont des formes, des couleurs, des odeurs et des colorations émotionnelles : positives ou négatives, agréables ou désagréables (qui correspondent aux caractéristiques perçues et ressenties). Voilà l'idée centrale de la « cognition incarnée ». L'ouvrage fondateur de la théorie de la cognition incarnée est celui de F. Varela, E. Thompson, et E. Rosch, *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine* (trad. fr. V. Havelange, Seuil, 2006 ;

édition originale, *The Embodied Mind*, 1991). Ses principaux théoriciens sont F. Varela (aujourd'hui décédé) et Alva Noë.

L'idée de « cognition incarnée » est assez intuitive lorsqu'il s'agit d'idées relatives aux objets ou aux personnes. Mais qu'en est-il des idées abstraites comme le « bien » et le « mal » la « liberté » ou la « théorie de la relativité » ?

La morale dans les tripes

Dans la pièce de William Shakespeare, *Macbeth*, le roi et son épouse Lady Macbeth sont arrivés sur le trône après un complot ayant conduit au meurtre du roi Duncan. Une fois leur crime commis, les deux époux sont rongés par la honte et la culpabilité. Dans l'une des scènes les plus célèbres de la pièce, on voit Lady Macbeth chercher à se laver de façon obsessionnelle des taches de sang imaginaires qui apparaissent sur ses mains.

Pourquoi les gens qui ont commis des fautes ou se sentent coupables éprouvent-ils le besoin de laver ? Quels liens étranges se nouent dans le tréfonds de l'esprit humain entre la faute morale et la saleté ? Ou inversement, entre la pureté de l'esprit et la propreté du corps ? Les psychologues appellent l'« effet Macbeth » le fait d'éprouver le besoin de purifier le corps après avoir commis un péché ou une faute. Comme si le fait de se laver pouvait nous aider à nous blanchir d'une souillure mentale. Des chercheurs tentent aujourd'hui d'explorer ce phénomène qui relie les mains propres et le cœur pur. Des psychologues¹ ont mené l'expérience suivante. Des volontaires racontent un événement de leur vie où ils pensent avoir commis une faute morale. Ensuite, une partie de ces personnes sont invitées à aller acheter des produits au supermarché à partir d'une liste apprise (ils croient participer à une expérience sur la mémoire). On constate alors que les personnes qui viennent de se remémorer une faute ont tendance à aller d'abord chercher du savon ou du bain douche plutôt que des produits d'alimentation. De même si on leur demande de choisir un cadeau parmi plusieurs objets, les sujets choisissent de préférence un produit d'entretien corporel plutôt qu'un autre objet. D'autres psychologues ont réussi à montrer expérimentalement l'existence d'un « effet Macbeth ».

La correspondance entre propreté physique et pureté morale, se retrouve dans le vocabulaire courant. « cœur pur », « mains blanches » ou « mains sales », « c'est du propre ! » etc. mille formules en témoignent. Le vocabulaire de tous les jours assimile spontanément « bonté » et « pureté ». On dit que les mauvaises actions « salissent » son auteur, qu'une

1- <http://www.sciencemag.org/content/313/5792/1451.abstract> « Washing away your sins : Threatened Morality and Physical Cleansing ».

personne innocente est « pure », les actions indignes relèvent de la « sale besogne ». À bien y regarder les notions de bien et de mal sont associées à au moins trois ou quatre caractéristiques physiques et corporelles :

- Le bien est propre, le mal est sale. La morale suscite des réactions de goût et le dégoût liées aux notions de saleté ou propreté (ou de pureté *vs* souillure). Les mots « dégueulasse », « dégoûtant », s'emploient autant pour parler d'une chose « sale » que d'un comportement ignoble et révoltant. De même pour les « saloperies ».

- La morale a une odeur. Les notions de bien et de mal sont associées à l'odorat : les mots « puant », « infect », « nauséabond » servent autant à qualifier une odeur qu'une action immorale et malsaine.

- La morale a une couleur. Le bien est blanc, le mal est noir. Le blanc désigne le bien : « il est blanc comme neige » ; « noirceur » est synonyme de « méchanceté ».

- La morale a une taille. Le bien est grand, le mal est petit : on parle de « grandeur d'âme » ou de d'élévation spirituelle, de « petitesse » ou de « bassesse » pour la mesquinerie.

- Le bien est beau, le mal est laid : on parle d'une « belle âme », de la beauté d'un geste (à propos d'une action généreuse). Inversement « vilain », « laid », « moche », servent autant à la qualification esthétique que morale.

Les religions nous offrent un autre témoignage de l'inscription corporelle des idées morales. Chez les chrétiens, l'eau sert à bénir et à purifier l'âme. Chez les baptistes (une des multiples variantes du protestantisme), le baptême consiste dans une immersion totale du converti. Dans le bouddhisme, l'islam, le shintō et de nombreuses autres religions, l'eau a une fonction de purification morale. Tout se passe symboliquement comme si le fait de se laver le corps contribuait aussi à purifier son âme. Dans la symbolique religieuse, la « sainteté » est associée à la « pureté ». L'anthropologue Mary Douglas a écrit sur le sujet un livre classique : *De la souillure* (1967).

La propreté n'est pas un fait humain : les chats et les chiens se lèchent les poils pour se maintenir propre, les oiseaux se nettoient les plumes, les singes s'épouillent entre eux. Même la mouche se frotte les yeux et le visage avec ses petites pattes pour les maintenir propres. Sans doute éprouvent-ils des émotions associées au goût pour la propreté. Chez l'humain, la propreté prend également une dimension morale.

Odeur, couleur, taille, goût et dégoût, les idées morales ont une indiscutable inscription corporelle et perceptive. Voilà autant d'argument en faveur de la théorie de la cognition incarnée.

Achille Weinberg